

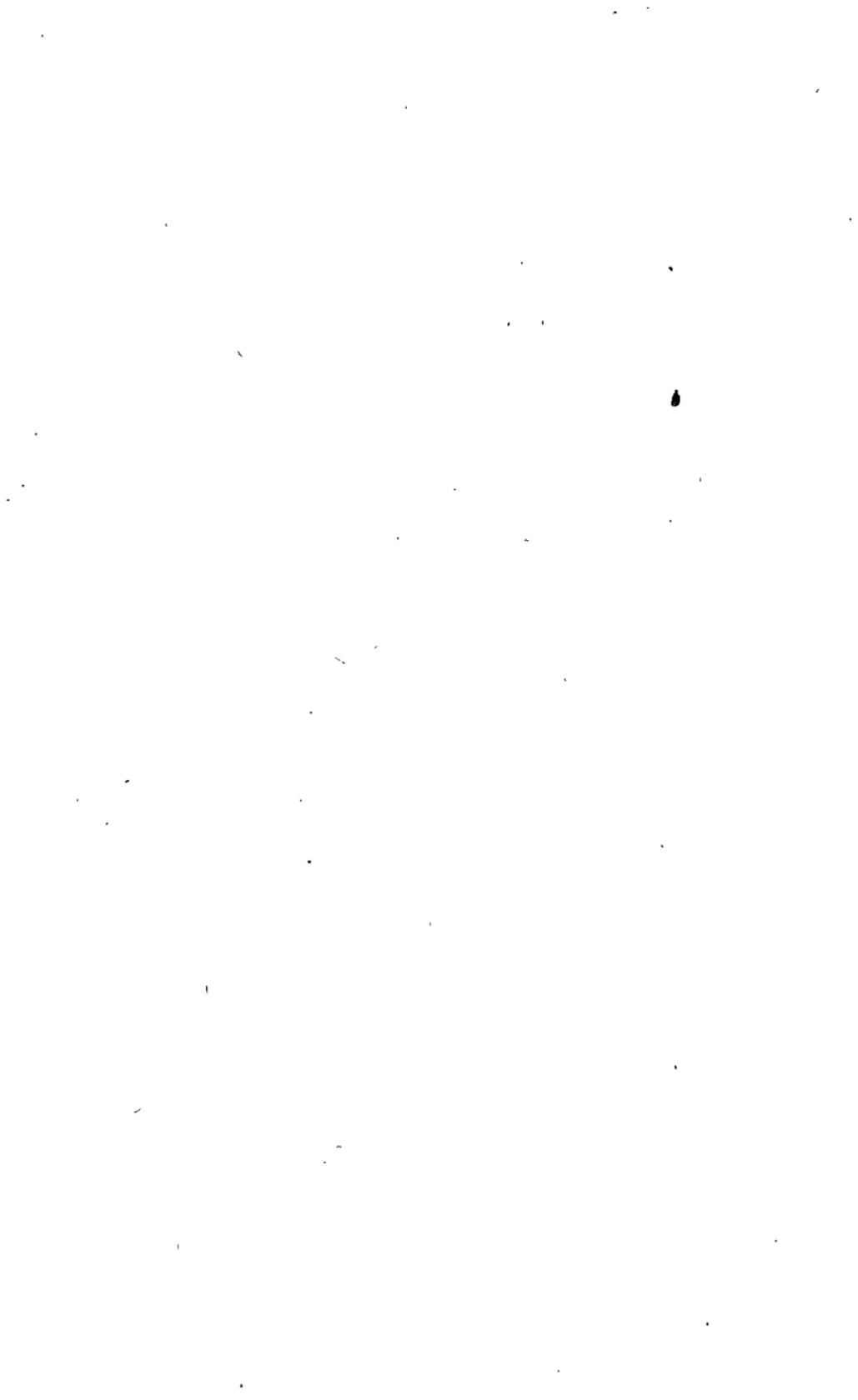
LOUIS CHAUVET

**Furieusement
tendre**

roman

nrf

GALLIMARD



FURIEUSEMENT
TENDRE

LOUIS CHAUVET

Furieusement tendre

roman

nrf

GALLIMARD

Huitième édition

Extrait de la publication

*L'édition originale de cet ouvrage a été
tirée à treize exemplaires sur vélin pur fil
Lafuma Navarre, dont dix numérotés de
I à X et trois, hors commerce, marqués
de A à C.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1949.*

PROPOS LIMINAIRE

Les lecteurs ayant une tendance naturelle à confondre l'auteur et son héros, je tiens à mentionner que ce roman n'est autobiographique ni de près ni de loin.

Je l'ai écrit à la première personne pour la seule commodité de la narration, et l'on voudra bien croire que j'ai voulu principalement composer un portrait de l'homme dont je rapporte la confidence, portrait qui devrait ressortir peu à peu de l'aventure et du discours.

Toutefois un point demande à être précisé : mon héros qu'un sentiment poétique assez aigu dresse contre un siècle de moins en moins propice à la poésie m'est sympathique à divers égards.

Sinon je n'aurais, bien entendu, pas transmis son message.

L. C.

I

Lorsque survinrent les faits qui motivent ce récit, j'éprouvais une certaine désaffection. Ma vie sentimentale était au point mort. J'avais acquis touchant les femmes une philosophie que la moindre orientation ferme des circonstances aurait pu m'engager à tenir pour définitive, tant il est vrai que nos théories ou conceptions « personnelles » ne dépendent pas de nous mais de la seule couleur qu'à tel ou tel autre instant la vie nous propose. L'expérience n'est jamais qu'une fraction d'expérience, tou-

FURIEUSEMENT TENDRE

jours modifiable et susceptible du sens contraire.

Cette philosophie découlait d'un cœur las. Je ne trouvais plus d'amante capable de me correspondre. Toutes les femmes appartenant à mon immédiate société me paraissaient ennuyeuses et sottes. J'en courtais une au hasard, j'arrivais plus ou moins laborieusement à l'obtenir, et le seul résultat de la peine que j'avais prise était une déception nouvelle.

On raille souvent ce personnage anglo-saxon qui, débarquant sur notre sol, aperçoit une fille rousse, et tout aussitôt en conclut que les Françaises sont rousses. Jugement hâtif, sans aucun doute. Mais s'il voit dix, vingt, trente rousses ? Nos grandes vérités se contentent parfois de références plus modestes.

Donc j'estimais que les femmes étaient dans leur généralité ennuyeuses et sottes. C'était « ma » vérité du moment.

J'avais connu d'aimables et gracieuses personnes dont les hommes les plus blasés auraient soupiré : « Que ne suis-je son élu ! Que ne puis-je l'émouvoir ! » Et je raisonnais ainsi moi-même, si l'on peut appeler cela « raisonner ». Je travaillais à les sé-

FURIEUSEMENT TENDRE

duire. Puis un détail intime, un défaut entrevu, une tare, l'absence d'un mérite essentiel me donnaient le vertige, et soudain je tremblais que cette partenaire imparfaite eût par mon excès de hâte, emporté quelque droit d'empiéter sur mon existence, de contrarier mon destin.

Cette fameuse « sottise » dont je croyais pouvoir me plaindre, je la crains d'ailleurs toujours. Elle se manifesta par divers signes :

La femme est futile. Elle respire dans un tel univers de futilités, que les conversations tant soit peu sérieuses « entre hommes » (sur la politique, la guerre, les révolutions) la rendent muette et comme hébétée. Ces conversations ne commencent à l'effleurer que lorsqu'il est question de catastrophes possibles dont elle aurait à souffrir. Alors elle veut savoir, elle interroge, elle émet des opinions où s'exprime la plus risible coquetterie de son innocence.

Il arrive qu'exceptionnellement la femme cesse d'être futile pour devenir « savante ». Elle nous fait cruellement regretter alors son état primitif. Quand elle perd le sens des choses sans importance elle perd pied.

La « jolie femme » nous réserve des cha-

FURIEUSEMENT TENDRE

grins pires. Comme elle est jolie tout le monde l'adore. Elle connaît une existence facile qui l'empêche de rien connaître à la vie, d'en rien recevoir de profitable.

Elle ne considère chez l'homme que ses capacités somptuaires. Elle tire de lui tout l'argent possible, avec une inconscience absolue de la peine qu'il prend à le gagner. Parfois cette inconscience, proche de l'insensibilité, vous donne des vapeurs d'angoisse.

Etant ainsi faite, la « jolie femme » ne peut manquer de tromper tous vos espoirs. Elle exige de vous des sacrifices presque surhumains pour vous offrir en échange quelque chose qui ressemble au néant, (c'est-à-dire elle-même).

Finalement, jolie ou laide, la femme vous enseigne combien il peut être vain de vouloir lui dédier un amour véritable. On fréquente l'une ou l'autre. On ne peut s'en empêcher. La nature et la raison parlent. Et quand on l'a bien fouillée avec autant d'attention que de passion, on ne s'est pas plus imprimé en elle qu'elle ne marque en vous.

Ah ! ces longues heures d'intime rapport ! On glisse peu à peu vers la perte de connaissance. Et quand l'esprit se réveille

FURIEUSEMENT TENDRE

il ne retrouve plus ce qu'il vient de perdre en chemin. Sa propre substance est comme défaite. Il ne sait plus résister à l'empire des sensations. Il devient pour les sens une proie faiblissante.

Le plus terrible de tout est d'avoir cru changer de partenaire pour retrouver la même femme avec, sous de trompeuses variétés de visage, la même animalité mécanique, les mêmes exigences, la même absence de cerveau, les mêmes questions bêtes et prosaïques, la même odeur à vos narines, le même goût à votre bouche.

Dieu oui, comme elles se ressemblent ! Un dégoût vous prend de la plus belle quand vous découvrez où la qualité lui manque, et ce qui la rend pareille à toutes. La nausée vous prend. Quoi, tant de peine, une quête si patiente et minutieuse, une telle rage de sélectionner les êtres pour découvrir à la fin leur commune médiocrité ?

Pour un temps, on flâne et on erre, l'esprit flottant et le corps sans but, on ne s'intéresse plus à aucune. Plus le monde « les » admire, moins on a envie de les regarder. Ou si on les regarde, l'œil affecte malgré lui une indifférence morne. On dédaigne par lassitude sans viser à dédaigner. Jus-

FURIEUSEMENT TENDRE

qu'au jour où, bien entendu, le furieux besoin d'espérer, de chercher, vous empoignera plus impérieux encore de s'être assoupi. Une passante, un visage dont l'expression vous semblera soudain merveilleusement neuve, et l'idée chimérique du « jamais vu » recommencera de vous obséder, sans même que l'expérience vous ait laissé le moindre souvenir de cette part « chimérique ».

L'illusion revient toujours, avec la même force étrange dans les esprits les plus avertis.

II

Je me trouvais donc en pleine phase « démissionnaire » le jour où l'événement survint.

Les X... m'avaient invité. J'étais venu chez eux par politesse et par désœuvrement. Je commençais à m'ennuyer ferme dans ce salon où tant de jeunes personnes prétentieuses et vaines parlaient de tout avec un sang-froid suffocant. Je m'accoutume très vite au bourdonnement qu'émettent les fins causeurs en société. Je me laisserais bercer avec une courtoisie de bon aloi si de temps à autre quelqu'un ne vous prenait à partie,

FURIEUSEMENT TENDRE

vous posant une question que tout le monde écoute d'un air religieux et qui vous oblige à répondre en respectant ce climat saugrenu. L'effort qu'il me faut alors accomplir sur moi-même pour feindre de mériter les égards qu'on m'accorde et que je sais bien ne pas mériter ! L'espèce d'importance qu'il faut se donner à son tour sans y croire !

Je subis un interrogatoire solennel sur l'avenir de la littérature, sur la crise du logement, sur la baisse de la moralité publique et sur les chances que nous avons d'échapper à une nouvelle guerre, débat commandé par une suite de coq-à-l'âne qui prouveraient s'il était besoin l'extrême fraîcheur de ces cerveaux pensants, leur manque de sérieux lorsqu'ils affectent le culte des choses graves.

Tout cela n'empêchait pas les docteurs en politique, sociologie et autres sciences de cinq à sept, de tourner les talons avec une brusquerie presque irrévérencieuse quand ils sentaient venir la fatigue intellectuelle, accident assez rapide.

Tout d'abord l'un d'eux rompait le cercle, profitant d'une controverse à deux qui ne le concernait plus, et, superbement dédaigneux des transitions dirigeait ses pas vers

FURIEUSEMENT TENDRE

un salon voisin où s'offraient les délices d'un buffet bourgeois et d'un pick-up chroniquement triste. Puis un autre après lui. Puis un autre encore.

Je ne voyais pas ce qui m'aurait empêché d'imiter ces têtes légères et ces hypocrites avoués. A mon tour je pris du champ et portai mes grâces à l'hôtesse qui du moins, dans ses allées et venues universelles, ne retient jamais personne plus d'une minute. Elle me quitta pour accueillir une jeune fille aux cheveux d'or qui venait d'apparaître. Après avoir paru bizarrement hésiter entre la politesse froide et la cordialité elle confia la nouvelle venue à un garçon quelconque et lui tourna le dos, estimant sans doute avoir bien rempli ses devoirs.

Je me dirigeai machinalement vers le buffet. Je n'avais envie de rien, ni de manger, ni de boire, ni de réengager la moindre conversation. Je commençais à me demander avec une certaine angoisse quelle excuse j'allais bien pouvoir trouver pour me dégager de ces gens. Le barman me tendit sur son plateau une coupe de champagne. Je la pris car le barman était, de tous les êtres présents, celui que j'étais le moins enclin à désobliger.

FURIEUSEMENT TENDRE

Me tournant pour tremper les lèvres avec la pudeur voulue dans ce nectar probablement douteux, j'aperçus la jeune fille blonde. Elle était immobile dans un coin, écoutait distraitemment son interlocuteur occasionnel que commençaient à parcourir les courants électriques de la fatuité masculine, et me regardait avec une audacieuse fixité.

Je pris alors plus grand soin de l'examiner. Peut-on savoir s'il est sage de détourner les yeux de telles créatures, de s'écarter d'elles, de les bannir, ou s'il vaut mieux prendre d'elles tout ce qu'on peut en prendre jusqu'à l'irritation de ses désirs, jusqu'à rendre ses désirs inguérissables ? Si brutal fut le choc que je reçus d'elle, cette seconde fois, qu'à peine me fut-il possible de soutenir sa vue. J'entendis mon sang faire ce petit bruit de moteur qui résonne dans l'âme et la prévient d'une alerte rare. Il y avait des mois, des années peut-être que je n'avais éprouvé cette sensation profonde, ce remuement d'humeurs. Il me sembla que ma main tremblait, et je posai la coupe.

L'inconnue me regardait toujours. En même temps que se prolongeait le tumulte intérieur dont bourdonnaient mes oreilles

part qui te plaisait. L'amour ou plutôt l'ersatz de l'amour, car au fond quelle était la saveur de ces aventures trop faciles ? Tu finissais par ne plus leur reconnaître aucun goût. Tu ressentais simplement une sorte d'exaltation de l'amour-propre. Tant d'offres autour de toi, tant de courtisans ! Un si grand succès de ta personne ! Comment n'aurais-tu pas été grisée ? Mais d'amour, de véritable amour, point. Tu n'en recevais pas le vrai témoignage. Tu ne donnais à personne rien qui lui ressemblât.

« Et cette atmosphère étiolée, monotone, que valait-elle à ton esprit ? La vanité seule y gagnait. Aucun stimulant pour ton caractère. Tu étais une de ces reines languides que l'abondance des richesses empêche d'apercevoir et de seulement pressentir la vraie richesse. Et toi-même tu représentais une incomparable richesse que tu dispersais avec sottise. Tu pratiquais souverainement l'art méprisable d'être une jolie femme. Ah ! cette façon de régner ! Passe encore quand la beauté n'est que l'admirable couvert d'une âme vide. Mais toi ! La première chose qui m'émut dès nos premières rencontres ce fut de constater que tu valais mieux que ton sort. Je devinais derrière le visage que tu

offrais au monde un être secret qui s'ignorait lui-même et ne pouvait grandir faute du climat voulu. C'est cela qui tout de suite me parut passionnant. Te créer telle que tu pouvais devenir, et pour cela t'arracher à cette cour d'êtres sordides et peu soucieux de ta perfection, t'arracher aux hommes. T'arracher enfin à ce confort que tu croyais être l'Eden malgré sa couleur maussade. Glisser en toi une idée de ce que pouvaient être les hasards et les contrariétés de la fortune, l'amour avec ce qu'il implique de violence, de combats, d'incertitudes et de blessures.

« Pardonne-moi si j'ai pris quelque part à des événements qui t'ont parfois torturée. J'ai fait ainsi délibérément et dans une claire conscience. J'ai fait ainsi parce que je t'aimais. Voilà le mot lâché enfin, ô Véronique, crois-moi. C'est l'amour seul qui m'a guidé.

« Ne sois pas surprise de cet aveu bien qu'il semble rendre inexplicable ma conduite passée. L'amour possible que j'avais senti naître en mon cœur au commencement m'effraya au point que je souhaitai de ne plus te revoir. Feinte que tu aurais pu trouver humiliante ? Non, preuve que je t'aimais déjà. Puis nous nous retrouvâmes et le sort en fut jeté. Je ne pourrais plus vivre hors